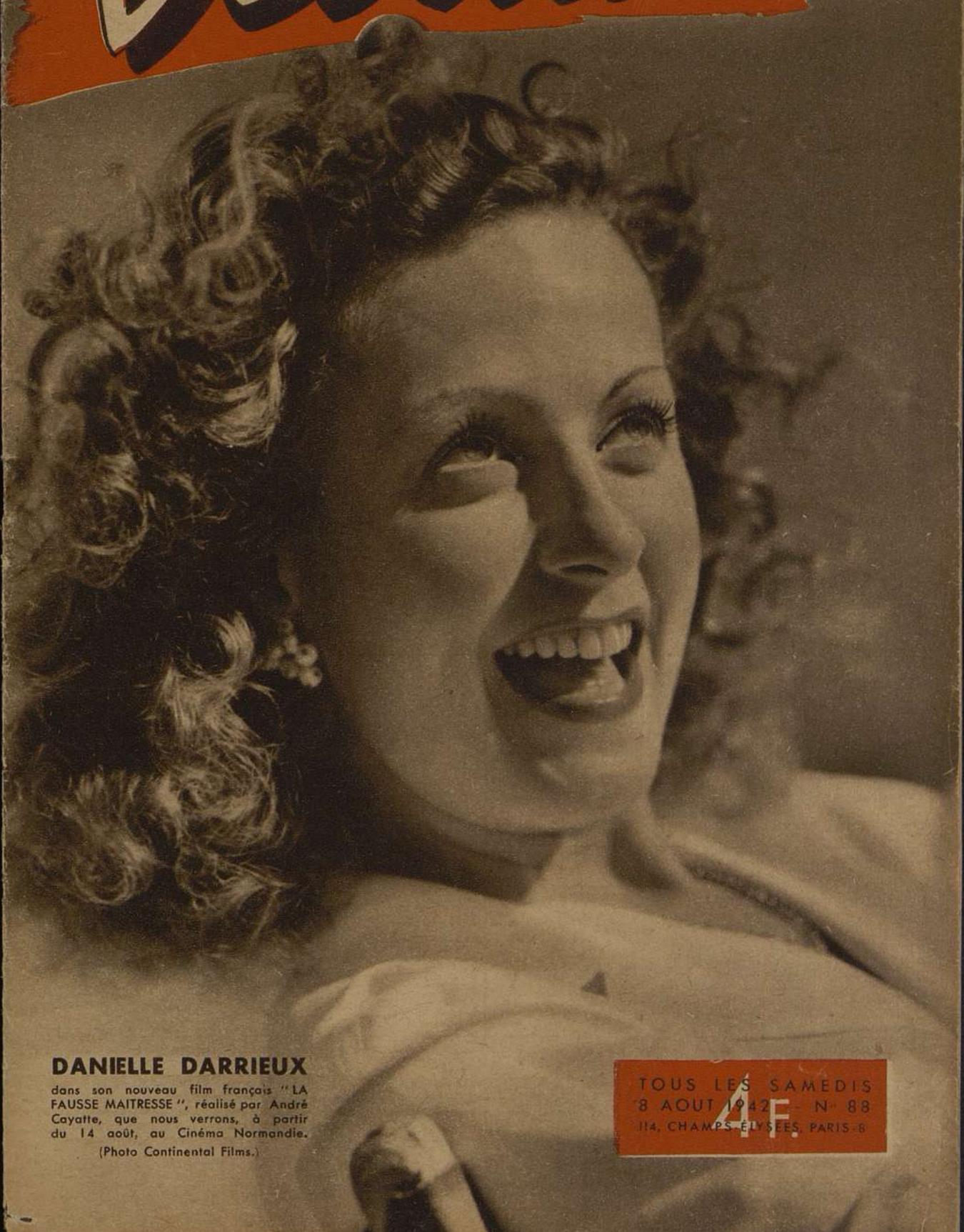


# Vedettes



**DANIELLE DARRIEUX**

dans son nouveau film français "LA FAUSSE MAITRESSE", réalisé par André Cayatte, que nous verrons, à partir du 14 août, au Cinéma Normandie.

(Photo Continental Films.)

TOUS LES SAMEDIS  
8 AOUT 1942 - N° 88  
114, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8



# La fête des

# CAF'-CONC'



otre confrère « La France Socialiste » patronait cette année la populaire fête des Caf'-Conc', donnée par les artistes lyriques, au profit de la maison de retraite de Ris-Orangis. Elle offrit, aux familles de prisonniers, trois mille places gratuites. Nombreux furent les petits qui assistèrent à cette réunion. C'est à l'un d'eux, Maurice Bordier, âgé de onze ans, que nous avons laissé le soin de faire ce compte rendu.

« Nous sommes arrivés une demi-heure en avance, tellement j'avais peur de ne pas avoir de place. « Puisque je te dis qu'elles sont numérotées », insistait maman. Mais quand elle vit que j'avais vraiment hâte d'aller à la fête, elle mit son chapeau et nous partîmes... Il y avait sur tous les gradins du Parc-des-Princes, des gens qui paraissaient tout petits. Je ne les regardai pas longtemps. Ce qui m'intéressait, à côté des cyclistes, c'étaient les vedettes. Je vais au cinéma presque chaque semaine et je les connais bien. Mon papa aussi est artiste; il a joué, avant d'être prisonnier, dans des orchestres symphoniques et dans des orchestres de jazz. Maintenant, du Stalag XII D., il nous écrit qu'il compose de la

musique. Maman travaille. Nous ne sommes plus que deux, mais nous nous aimons beaucoup. Sur un coin de la piste, les acteurs arrivaient et la fête commença. Il y eut d'abord des cyclistes. Tout le monde criait. Moi aussi, aux virages, lorsqu'ils passaient les uns derrière les autres. Puis ce fut la course des zazous. Joé Bridge, le speaker, annonça que c'était un handicap par les échappés de Charenton, mais je ne crois pas que c'est vrai. Tout le monde était déguisé en « gens drôles ». Le plus grand succès alla à une grosse dame qui roula par terre, à moitié de la course. Les infirmières se précipitèrent. Il en fallut huit pour la transporter. Après, il y eut une autre course par élimination. Le cycliste qui arrivait le dernier était prié de descendre. Un seul finissait par rester : le gagnant. 50 jolies petites filles, vêtues de bleu; l'« Ecole féminine de gymnastique Simon Siégel », firent des exercices très, très beaux puis dansèrent. Elles avaient l'air de fleurs que le vent aurait courbées en même temps. Les courses de vélos-taxis furent bien amusantes. Marcel Dieudonné conduisait Fany Brun; Hubert Daix, la grosse dame zazou; Georges Grey, Suzy Leroy, Rivers Cadet,

**1** A la finale de la course des vélos-taxis, Jean Granier finit par être vainqueur sur Dieudonné. Les championnes cyclistes le portent en triomphe.

**2** José Noguéro et André Baugé, deux grands sportifs, firent une course mouvementée et pleine d'imprévu en motocyclette. André Baugé fut le gagnant.



**5** Départ de la finale de la course des vélos-taxis. Au premier plan, Hubert Daix, entraîneur de Jean Granier, qui a pour passagère Mino Burney.

**6** Le baiser au vainqueur? Non. Mais avant qu'Hubert Daix ne prenne le départ de la course des débrouillards, Marguerite Gilbert le serre dans ses bras.

**3** Les deux jumeaux Monneret, Pierre et Jean, les petits prodiges acrobates de motocyclette, furent présentés par leur père. Maurice Bordier aide l'un d'eux à mettre son casque.

**4** Mino Burney, Charlotte Dauvia, Marguerite Gilbert et Lys Gauty sont à la fois les vedettes de la fête des Caf' conc' et des spectatrices.

Photos Lido.

Gilberte Foray, Georgius, Marcelle Irvin, Daniel Clérice, sa femme, Mino Burney et Jean Granier. C'est lui qui gagna la finale. Mais Grey et Dieudonné s'étaient distingués. Quant à Georgius, il chantait : « Ça c'est d'la bagnole ! ». La course au cochon m'amusa d'autant plus que les cochons ne purent pas courir, car tout le monde leur tira la queue. Un match de motos opposa André Baugé et José Noguéro, très beau avec son chandail blanc et ses bottes rouges. Baugé finit par gagner. Quand ce fut le tour des moniteurs du régiment des sapeurs-pompiers de Paris, vêtus de blanc et souples comme des danseuses, il se mit à pleuvoir à verse. Mais ils continuèrent sans broncher. Lys Gauty, Marguerite Gilbert, Suzy Leroy, Charlotte Dauvia, Jane Sourza, Viviane Gosset, Constant Rémy, Hubert Daix s'enfuirent au bar. Mais ils en ressortirent pour chanter, non pas sur les tréteaux, mais près d'un piano, à l'abri. Avec maman, nous nous sommes approchés tout près. Comme il pleuvait toujours, elle m'a dit qu'il fallait que nous rentrions. « Nous reviendrons l'année prochaine... avec papa cette fois, a-t-elle dit pour me consoler. » **Maurice BORDIER.**

Reportage Nicole Moran.



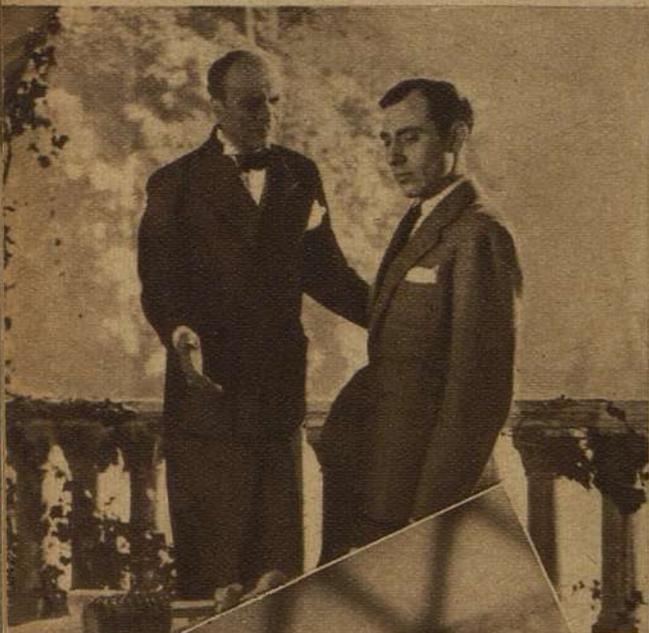
**A** la suite d'une déception sentimentale particulièrement cruelle, une jeune fille, Mireille (Jacqueline Laurent), s'est jetée dans la Seine. Elle a été sauvée par un jeune homme, Jacques (Jean Davy), qui la remet entre les mains des agents, sans même prendre la peine de regarder son visage...

La raison de cette indifférence, c'est que Jacques est, lui aussi, sous le coup d'un grand chagrin et qu'il ne s'intéresse plus à rien, pas même aux femmes...

Comme il est allé pour noyer son chagrin dans un cabaret, Jacques y fait la rencontre d'un étrange personnage, Monsieur Désert (Aimé Clariond), qui l'entraîne avec lui dans la vieille abbaye de Touraine où il a organisé une « cure » qui a pour but de « guérir les gens de l'amour ». Jacques, d'abord méfiant, se laisse bientôt séduire par l'entreprise et prend, avec Monsieur Désert, la direction de l'abbaye.

Dans cette maison, étrange et pittoresque, la lutte contre l'amour est menée énergiquement, avec des procédés à la fois médicaux et psychologiques. Les résultats obtenus sont surprenants et donnent à réfléchir... Jacques, mal remis de sa déception, se donne avec ardeur à cette tâche où il trouve une sorte de vengeance.

**COMME**  
qui joue avec  
le feu



Monsieur Désert est un personnage original que joue Aimé Clariond dans le film réalisé par Jean de Limur, « L'Homme qui joue avec le feu », avec Ginette Leclerc et Jean Davy.

Mais Mireille, la jeune fille qu'il a repêchée dans la Seine, vient le rejoindre bientôt à l'abbaye. Ils ne se reconnaissent pas, et c'est entre eux un jeu de sentiments retenus, combattus, contrariés... Jacques n'ose pas s'avouer qu'il commence à aimer Mireille. Celle-ci, qui veut maintenant échapper à l'amour, se défend contre Jacques... Mais elle ne résistera pas à Bernard (Georges Marchal). Bernard est un jeune homme qui vit dans le voisinage de l'abbaye, au milieu des fleurs et qui s'est tout de suite épris de Mireille. Leurs premières rencontres sont orageuses, mais c'est bien l'amour qui se montre à travers leurs querelles. Jacques s'en aperçoit. Quand il essaye d'intervenir dans cette idylle, pour jouer sa propre chance, on voit tout à coup paraître le drame derrière la comédie. Jacques, Mireille et Bernard se heurtent dans ce décor inattendu d'une maison où l'on veut « combattre l'amour ». Et monsieur Désert, sarcastique, surveille de loin ce combat qu'il a provoqué lui-même, pour voir « ce qui arriverait ».

Pour que ce conflit entre trois êtres jeunes et passionnés soit enfin résolu, il faudra deux coups de théâtre. D'abord, Mireille sera rejetée pour un instant dans le premier drame qui a marqué sa vie de jeune fille. Ensuite, nous verrons paraître Clara (Ginette Leclerc), la belle fille que Jacques et Désert ont aimée autrefois et qui les dressera l'un contre l'autre, jusqu'à la rupture finale.

Dans cette maison où l'on a essayé de lutter contre l'amour, le drame prend alors toute son ampleur. La vanité de l'entreprise apparaît aux yeux de tous : l'amour est le plus fort. Jacques comprendra qu'il est vaincu, Désert, qui voulait « jouer avec le feu », sera puni de son imprudence. Et Mireille et Bernard s'aimeront, parce qu'ils sont jeunes et que l'amour triomphe toujours de toutes les entreprises menées contre lui... même les plus sérieuses et les mieux organisées.

Le scénario de Pierre Guerlais, adapté et dialogué par Pierre Bost, ne manquera pas de séduire tous ceux qui sont sensibles aux idées intéressantes et originales... D'ailleurs, on peut dire que le metteur en scène, Jean de Limur, a su en tirer le meilleur parti. F. B.

Georges Marchal s'opéra d'une jeune secrétaire Jacqueline Laurent, qui, à la suite d'un chagrin d'amour, a voulu se tuer.

Le couple nous montrera que l'amour triomphe toujours de toutes les entreprises menées contre lui... même les plus sérieuses.

Photos extraites du film.

# ASSIA NORIS A PARIS



Photos André Dino.

1 Assia Noris a quitté l'Italie pour venir tourner à Paris « Le Capitaine Fracasse ». Déjà Fernand Gravey — qui sera son partenaire — lui téléphone.

2 Descendue à l'Hôtel Claridge, Assia ne sait pas encore de quel côté se diriger. A droite, à gauche, les occupations d'une vedette sont si absorbantes...

3 Même loin de son pays et de ses admirateurs, la belle vedette n'a pas échappé aux lettres de compliments et aux nombreuses demandes d'autographes.



**B**LOND, doux et fier, nous connaissions déjà son joli visage qui nous souriait sur les affiches. Visage d'enfant au regard clair, un peu rêveur, un peu étonné, encadré de boucles dorées débordant sous une immense capeline de paille souple. Et voilà qu'il nous est permis de comparer l'original au portrait. En effet, Assia Noris vient d'arriver en notre Paris. Pour nous, son nom n'a encore que la saveur d'un souvenir léger et proche : il a pourtant figuré, déjà, en tête de vingt-six films, car la délicieuse vedette, bien qu'ayant conservé le charme rêveur et cette blondeur qu'elle doit à ses origines slaves, est de nationalité italienne. Et sa rapide carrière étonnera le public français que sa beauté avait déjà séduit tout entier : que l'on juge : à 14 ans, elle est élue reine de beauté dans un concours à Nice. Un metteur en scène lui signe immédiatement un contrat... que son père, furieux et sévère, déchire sur-le-champ. Mais la jeune fille, malgré la défense paternelle, tournera son premier film à 16 ans, presque en cachette. Sa persévérance est récompensée magnifiquement. Elle passe de figuration en premiers rôles, de studio en studio, et c'est déjà la célébrité. Entre autres, elle a tourné « Une romantique aventure », « Coups de feu », puis, avec son mari, Mario Camarini, comme metteur en scène : « Une histoire d'amour »...

Et la voici maintenant à Paris, ravie de tourner « Le Capitaine Fracasse », avec Fernand Gravey comme partenaire et Abel Gance pour la diriger. Ravie?... Certes ! Le succès l'attend... et, pourtant, c'est avec un joli sourire triste qu'elle avoue sa nostalgie, son regret d'avoir quitté sa maison, son mari, toutes ses habitudes... et les machinistes qui l'ont connue toute petite et dont elle est l'enfant gâtée. Mais Assia Noris s'empresse d'ajouter :

— Tout le monde est si aimable, que je suis bien heureuse ici !

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter à la charmante vedette de se plaire dans la capitale française aussi bien que chez elle. d'y recevoir l'accueil dû à sa gentillesse et à sa beauté, de s'y faire bien des amis et des admirateurs aussi !

... Mais a-t-elle vraiment besoin de nos souhaits ?...

Bertrand FABRE.



Avec le sourire, recommande le metteur en scène à **Gaby Sylvia** qui, espiègle et mutine en diable, ne manque pas d'obéir sur-le-champ.



Ainsi coiffée était **Michele Alfa** quand on la retira du canal où elle s'était jetée parce que ses parents l'empêchaient de faire du théâtre.



Qu'elle eut raison la petite **Marie Guyon** de persévérer lorsqu'elle fut renvoyée du Conservatoire, puisqu'elle est aujourd'hui **Denise Bosc**!

# GRIMAGES

**R**EGARDEZ ces vedettes de l'écran ! Vous les connaissez certes bien, mais vous n'êtes pas habitués à leur voir une physionomie... mettons si tourmentée ! Evidemment, c'est dans un moment d'espièglerie que l'objectif impitoyable a surpris ces jeunes et jolies femmes faisant de désopilantes grimaces. Pourtant, ne croyez pas que les unes comme les autres ne soient prêtes, lorsqu'elles tournent, à s'enlaidir jusqu'à se défigurer complètement, lorsque cela est nécessaire pour le jeu de l'action. S'enlaidir à la scène ou au studio est souvent pour l'actrice un sacrifice obligatoire qui nécessite cependant, il faut bien le reconnaître, un véritable courage. C'est Charlotte Lysès, qui, la première, se maquilla en laide, alors qu'elle était dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent. C'était dans *Veilleurs de Nuit* et on connaît l'amusante caricature en bonne que Sacha Guitry fit d'elle. Sans pousser le sacrifice aussi loin que Thérèse Dorny et que Jeanne Sourza qui s'enlaidissent à plaisir pour mieux amuser le public, convenons qu'apparaître sous les traits d'une vieille femme, témoigne, pour une actrice encore jeune, d'une certaine abnégation. Et lorsqu'il s'agit de reconstitutions historiques, comme Gaby Morlay, incarnant la reine Victoria, le sacrifice devient de l'art. Car c'est un art que de réaliser, grâce au maquillage, une ressemblance physique avec un personnage connu.

Henry COSSIRA.



Photos collection Cossira

Aujourd'hui, comtesse authentique, **Corinne Luçhaire** ferait-elle encore cette moue que se permettait l'ingénue de « Prisons sans Barreaux » ?



Expression tragique de **Danielle Darrieux** rêvant jadis d'être Agrippine. On sait que Danielle est la spécialiste, par excellence, des grimaces !

# L'ACTUALITÉ THÉÂTRALE

## AU THÉÂTRE DE L'ŒUVRE "LA VILLE MORTE"

de GABRIELE D'ANNUNZIO

En revoyant « La Ville Morte », quelques jours après la tragédie d'Édipe, on se rend compte combien d'Annunzio a dû être influencé par Sophocle, Sénèque et le drame des Atrides.

On affirme que l'auteur du « Martyre de Saint Sébastien » désavouait cette pièce comme indigne de son génie : elle est pourtant bien belle, malgré cet afflux verbal, ce lyrisme échevelé, ces artifices poétiques, ces symboles hermétiques et cette poésie agressive qui sont la marque de l'époque 1900... Ce théâtre de bel canto réclame plutôt des chanteurs que des comédiens : joué avec simplicité, dépouillé de son lyrisme, il ne reste plus rien de cette tragédie, dans laquelle paraissent se dissoudre et se multiplier à la fois le tumulte des rêves, la palpitation de la lutte, les efforts aveugles, et tous les éléments de la vie intérieure.

Le drame lui-même se réduit à peu de chose : l'histoire de cet incestueux sentimental a beaucoup moins d'importance que l'atmosphère dans laquelle prend naissance cette monstrueuse passion.

Une sœur et un frère orphelins sont venus en Argolide, pour forcer les secrets des tombeaux royaux couverts d'or. Un couple ami les a accompagnés dans ce val brûlé du Péloponèse : Alexandre et sa femme Anne, qui est aveugle... Mais comme Térésias, Anne voit ce que les autres ne voient pas : dans ce sombre drame, elle est la statue vivante du Destin, du Destin aveugle, mais lucide. C'est ce rôle que créa en Italie Eleonora Duse, et que reprit plus tard, à Paris, la plus grande tragédienne de cette époque.

Un homme est difficilement amoureux d'une statue aveugle ; aussi Alexandre s'est épris de la sœur de son ami. Ils vont peut-être partir ensemble. Mais les Dieux, profanés dans leurs tombeaux, se vengent en faisant partager à celui qui viola leur sépulture les sentiments les plus monstrueux des Atrides. Je ne sais pas encore si, cette fois, « Dieu est innocent », mais le jeune Léonard se découvre soudain amoureux de sa sœur. Quand il apprend que la tendre et innocente jeune fille partage les sentiments de son ami Alexandre, il tue cette sœur, qu'il odore, à la fois par jalousie maladroite, et pour retrouver le calme, l'apaisement... Il aurait pu se supprimer et laisser les autres vivre en paix. Mais nous tombions alors dans un fait divers banal. La dernière scène est exactement celle de « L'Idiot » de Dostoïevski : quand Rogojine a tué la femme qu'il aime, il se réconcilie avec son rival Muichkine ; et tous deux veillent en toute amitié le corps tant désiré de la pauvre Nastasia.

IRENE CORDAY.

Photo Star.



Dans « La Ville Morte », l'aveugle, prévoyant le drame, s'avance vers la fontaine où repose la jeune fille, et, en touchant ce petit être privé de vie, elle retrouve la vue. Le symbole ici est assez artificiel, presque naïf, et indigne de l'ambiance antique de cette tragédie.

Voilà à quoi s'attaquait « Le Rideau des Jeunes » en montant cette pièce discutable de Gabriele d'Annunzio, tellement mutilée par ailleurs que c'est actuellement le spectacle le plus court de Paris.

D'abord, malgré le décor très beau et très évocateur de Raymond Faure, le climat n'y est pas : d'Annunzio insiste à maintes reprises sur la sécheresse de cette terre aride du Péloponèse, dont souffre tant l'innocente petite victime, qui va périr au bord d'une source, objet de ses rêves et de ses vœux... Elisabeth Hardy joue ce rôle d'Antigone marquée par le Destin : malgré des qualités évidentes de comédienne, elle n'en possède ni la pureté, ni le style. Elisabeth Hardy brûlera les planches plus tard, mais ne jouera jamais la tragédie. C'est une fantaisie qui s'ignore.

Irène Corday est physiquement l'héroïne de d'Annunzio : sa voix est musicale. Mais elle débute au théâtre dans un rôle qui écraserait une tragédienne de métier. Si elle manque souvent de lyrisme, comment le lui reprocher ?

Jamais elle ne parle faux ; et la poétique figure qu'elle prête à son héroïne nous permet d'attendre avec confiance cette jeune comédienne, quand elle descendra de son socle pour jouer des rôles plus accessibles à ses moyens actuels, et d'une littérature moins verbeuse.

En confiant à de jeunes comédiens des rôles qui ne sont pas pour leurs frères épaulés, le « Rideau des Jeunes », malgré une sincérité évidente, leur fait plus de mal que de bien. On ne fait pas jouer du Bach et du César Franck à des élèves qui apprennent leurs gammes...

Jean LAURENT.

## A L'ÉTINCELLE

LA REVUE :  
« SOUS LE SWING DE L'AMOUR »

Puisque le dernier mot du snobisme est de passer l'été à Paris, soyons reconnaissants à ceux qui nous procurent des distractions estivales... La revue « Sous le swing de l'amour », de Jean Loysel, inaugure la nouvelle direction du cabaret « L'Étincelle » et nous permet d'applaudir les merveilleux costumes de Mme Rasimi, dont certains sont réduits à leur plus simple expression.

Parmi une troupe nombreuse et fort homogène, nous avons retrouvé la beauté sculpturale de Geneviève Irvin, qui chante et danse avec un égal bonheur ; la distinction naturelle de Maurice André, un excellent jeune premier d'opérette, sans fadeur et sans préciosité ; le talent de composition de Bringo, le charme de Colette Carlès, et le dynamisme trépidant d'Anny Jean Claude, qui présente un numéro de claquettes incorporé à la revue. La fraîche et jeune Lucky personnifie une ravissante Marguerite, de « Faust », dans le très beau tableau des « Amants célèbres ». Et le charmant R. Guérard est un joli garçon qui ne passe pas inaperçu. Une des meilleures attractions est celle de Gally Dorys et Jean Murat, qui se font appeler le « Couple idéal de la Danse ». Ils n'ont pas besoin de ce slogan publicitaire, pour faire apprécier leur grâce et leur élégance.

« Sous le swing de l'amour » est un ruissellement de paillettes, d'ors, de soies, de plumes et d'aigrettes, un tourbillon de rythme qui grisent le spectateur le plus blasé. Ce mouvement perpétuel, ce besoin insatiable de nouveautés, cette lutte sans trêve contre la routine, et cette incessante métamorphose finissent par atteindre, dans leur fragilité éphémère, une certaine grandeur.



Photo Dino.

Thomy Bourdelle et Jean Paqui bavardent à la terrasse du Fouquet's.

Il y a quelques jours, aux Champs-Élysées, je rencontrai Jean Paqui et Thomy Bourdelle, bavardant à la terrasse du Fouquet's. Tous deux étaient encore bronzés par les embruns et les coups de soleil récoltés au « Grand Large », pendant les extérieurs du film « Les Cadets de l'Océan ».

A les voir — et à les entendre — si enthousiastes et si exubérants, il était facile de comprendre que leur séjour dans le fief des marins avait dû les ravir.

Paqui a été épatant, dit en se tournant vers moi l'athlétique Thomy Bourdelle, qui prête sa rudesse apparente au personnage sympathique du premier-maître Guesen. Paqui ignorait tout de la marine... comme tant d'autres terriens. Et pourtant, en arrivant à bord du bateau-école « L'Océan » — qui devait nous tenir lieu de studio pendant six semaines — il s'est vite « amariné ». Il a vécu huit jours à bord (ainsi que ses camarades Jean Claudio, Daniel Gélin, Mouloudji, Bucquet, Néroni et Clermont) ; couchant dans les hamacs, mangeant à la gamelle, r'échappant ni aux corvées ni aux exercices. Il a même voulu monter au Tripode (35 mètres au-dessus de la mer), dans le vide, pour gagner la « double » (double ration de vin accordée aux mousses qui réussissent cet exploit) et, au bout de quelques jours, il n'avait pas son pareil pour le « tangon » (passerelle sur laquelle les marins gagnent les embarcations) !

Oui... mais ce que vous ne dit pas Thomy Bourdelle, réplique Jean Paqui, c'est qu'il avait l'air d'un vrai premier-maître, jouant sans maquillage, portant un uniforme authentique et donnant avec ses yeux clairs dans le teint basané l'impression d'un véritable loup de mer.

Et qu'est-ce qui vous a le plus frappé ? demandai-je, vivement intéressé, à Thomy Bourdelle.

La proportion écrasante de Bretons parmi les marins, l'esprit de corps, la discipline stricte mais librement consentie, la richesse d'expressions spéciales, de terminologies, de mots propres et consacrés. Vous verrez la couleur et la vie que tout cela donne au film. Je ne veux pas vous parler du scénario, ni des démêlés de Roland Le Gall (Jean Paqui) avec sa fiancée Marie (Blanchette Brunoy). Ce que je désire souligner, c'est l'atmosphère de vérité dans laquelle nous avons travaillé. D'ailleurs, nous allons retourner à Toulon pour les scènes qui doivent se dérouler à bord, aux « batteries », dans les courses, les « ambuses », les gamelleries, les différents postes et aussi la prison, dans laquelle viendra échouer Jean Paqui — tordu, selon les ordres du metteur en scène Jean Dréville.

# QUAND UN MARIN RENCONTRE UN AUTRE MARIN...



Photos Karquet.

Laurent Le Gall (Jean Paqui) est un jeune mousse consciencieux que la destinée entraine en aventure.

« Quelle matière ! Quelle différence entre ces cuivres, ces tôles d'acier, ces blindages, ces rivets, ces réseaux électriques compliqués à l'infini et le carton-pâte, le contreplaqué, l'ersatz du studio ! »

Je suis parti tandis que Jean Paqui, intransigeant devant un jus de fruits, entonnait un panegyrique sur la navigation à voile.

Mes oreilles résonnent encore de « virement de bord », de « brider le grand-voile », de « larguer le bout », autant de choses barbares pour moi, mais tellement expressives qu'elles me donnent l'envie de voir déjà « Les Cadets de l'Océan », car les propos de Jean Paqui et Thomy Bourdelle ont éveillé en moi la vocation de marin !

J. C.

Une bataille a eu lieu... C'est une des scènes pathétiques du film réalisé par Jean Dréville, « Les Cadets de l'Océan ».



Initié à la navigation à voile, Paqui s'emploie à manœuvrer habilement, tandis que Daniel Gélin se présente devant le premier-maître (Thomy Bourdelle), vrai loup de mer breton.



# DEUXIEME RAYON de soleil



Trempe en commun des Robinsons de l'île : Pasdoc, Rose Avril, Laure Diana, Roger Dann et Jeanne Manet.



Juchée sur une table, Jeanne Manet chante la « Prière à Zumba ».



Roger Dann est galant. Mais il use du mouchoir de Laure. Jeanne s'essuie les pieds avec de l'herbe.



Pasdoc a réquisitionné le bureau du passeur pour en faire un pupitre derrière lequel il dirige son orchestre.

Il y eut le premier et l'on crut vigilement que l'été s'était installé chez nous. Mais un mois de juillet morose et pluvieux nous fit changer d'avis, bien vite. S'étant fait désirer, le soleil est revenu, conquérant, victorieux, dorant les épis qui n'attendaient que lui, hâlant les visages des belles filles, faisant fleurir des parasols aux terrasses des cafés, poussant vers les gares les Parisiens avides de grand air, tandis que les autres, privés de vacances pour les raisons les moins variées qui soient, cherchaient à compenser leur besoin d'évasion comme ils le pouvaient.

C'est ainsi que cinq vedettes de la chanson jouèrent l'autre jour aux Robinsons dans les îles Daumesnil. Il y avait Laure Diana, grande, blonde, dynamique et riieuse comme un de ces airs d'autrefois, qu'elle a su remettre à la mode; Jeanne Manet, mince, racée, qui garde, hors de la scène, un air d'adolescente rêveuse, en dépit d'un mariage heureux et d'un petit garçon tendrement chéri; Rose Avril, petite fille modèle qui, au lieu d'un cabaret de nuit, comme c'est la mode, vient d'ouvrir une boutique de frivolités sur les Champs-Élysées. André Pasdoc les accompagnait, galant, empressé, papillonnant de l'une à l'autre, et Roger Dann, riant de toutes ses dents égales et faisant les pires grimaces que l'on puisse imaginer. Aux cris d'horreur et aux rires qu'ils suscitaient, il rétorqua que c'était égal, car sa mère le trouvait trop joli.

Que faire dans une île, à moins que d'y chanter! Monté sur une table de chez Verdier, Jeanne Manet pria « Zumba », avec des gestes voluptueux et languides, grimpé sur une échelle de corde du gymnase, Roger chanta « Du Côté de Charenton », penché sur l'eau, en train d'arranger sa cravate (les cravates: sa passion!) André Pasdoc fredonnait « Le Cocher de la Troïka »; Laure qui avait faim — elle a souvent faim — clamait le grand air des « Ecrevisses », tandis que Rose Avril soupirait « Je cherche un peu d'amour », ce qui n'est qu'une chanson, car nul n'ignore qu'elle a trouvé depuis peu de temps, ce qu'elle n'a du reste, pas eu à chercher.

Tous se prêtèrent à l'interview. Roger Dann va tourner un film. Nous le verrons en jeune premier. Espérons qu'il pourra donner cours à sa fantaisie qui est inépuisable. Après une journée en Belgique, il passera ses vacances chez lui, rue Gallée. Il s'y amuse follement, car son rez-de-chaussée est situé juste à côté du bureau des laissez-passer et toute la journée, des dames lasses d'attendre, viennent s'asseoir sur le rebord de ses fenêtres. Pasdoc restera au Nox quelques temps. À la rentrée, il passera dans plusieurs music-halls avec de nouvelles créations, dont l'une « Chanson sans titre » est appelée à connaître un grand succès. Rose Avril tournera, en Espagne, le rôle d'une jeune chanteuse accablée de malheurs. Jeanne Manet n'a qu'un projet immédiat: quitter l'Amiral pour aller pêcher à la ligne sur les bords du Loing. Après, elle continuera son existence bien remplie: radio, cabarets, et A.B.C. C'est là qu'elle rencontrera Laure Diana, qui, après avoir fait les moissons chez son père, y passera à son tour.

J'aurais pu en savoir davantage si l'enfant terrible ne nous avait entraîné tous dans une ronde aux accents de:

« Dansons la capucine,  
« Y'a plus d' tickets d' pain chez nous... »

M. N.

## La chanson

Les grands succès des ÉDITIONS ROYALTY  
25, rue d'Hauteville, 25



et  
2 nouveautés

ADÈLE, ODILE,  
ADAM !...  
NON MADAME !  
paroles d'Albert  
Willemetz et Ch.  
Pothier. Musique de  
Max d'Yvesne.

LA CHANSON DES RUES  
paroles de G. Bérard, musique de  
G. Ghestem, chantée par R. Le-  
grand et son orchestre, le Chan-  
teur sans Nom, Charlotte Dauvia

L'AVENUE  
paroles de G. Bérard, musique de  
G. Ghestem.

IL Y A DU REVE  
paroles de G. Bérard, musique de  
G. Ghestem, chantée par Irène de  
Tréberri, R. Legrand et son or-  
chestre.

A VENDRE  
paroles de France-Mortagne, mu-  
sique d'Alex Siniavine.

MON HAMEAU SOUS LA NEIGE  
paroles de J. Rodor, musique de  
P. Durand, chanté par Fred Hé-  
bert et Yane Granier.

UN NOM SUR UN VISAGE  
paroles d'A. Willemetz et L. Po-  
terat, musique de Paul Durand.

LE JOUR SE LEVE  
paroles de G. Bérard, musique de  
G. Ghestem, chanté par R. Le-  
grand et son orchestre, André  
Dassary, Fred Hébert.

POURQUOI BAISSER VOS YEUX  
paroles de France-Mortagne, mu-  
sique de P. Durand.

sont les dernières nouveautés des  
ÉDITIONS JOUBERT  
25, rue d'Hauteville, 25

NE LA PLAIGNEZ PAS  
Non, ne la plaignez pas, cette ouvreuse  
d'un théâtre parisien qui a gagné récemment  
un lot de 800.000 francs, sur un « dixième »  
de la Loterie nationale. Vous nous avez  
écrit, chères lectrices: « Elle doit être,  
à son théâtre, assaillie de compliments, de  
questions et de sollicitations. »  
La gagnante s'est protégée contre les  
indiscrétions. Elle a, sans délai, quitté son  
emploi.  
— J'ai touché, a-t-elle dit, ma prime de  
retour au foyer.  
Si le gros lot vous échoit, vous serez libre  
de faire comme elle, ne fût-ce que pour  
laisser la place à une chômeuse.

## Autour de L'ÉCRAN

LA COMÉDIE DU BONHEUR. Où com-  
mence la folie? Jusqu'où peut-elle aller?  
Les fous sont-ils des fous? N'ont-ils le  
secret de la sagesse ou tout au moins ne  
la conçoivent-ils pas avec plus de vé-  
rité que ne peuvent le faire ceux qui  
ne sont pas fous? Et les conséquences  
de leurs actes sont-elles obligatoirement  
désastreuses pour les autres? Autant de  
questions maintes fois étudiées en lit-  
térature comme au théâtre et que le ci-  
néma a traitées avec un bonheur inégal.

« La Comédie du Bonheur » que Fer-  
rand Nozières traduit nuguère d'Evrei-  
nof nous a laissé le souvenir d'une pièce  
intéressante où était reprise une fois de  
plus la question. L'œuvre dramatique  
connut un appréciable succès. Le cinéma  
s'en est emparé à son tour. A-t-il bien  
fait? Rappelons tout d'abord l'histoire.  
Dans un asile de fous, à Marseille, un  
riche banquier nicois est interné, sa  
famille ayant jugé dangereux son gros  
penchant à vouloir le bonheur des au-  
tres et, pour le réaliser, sa facilité ex-  
travagante à distribuer son propre ar-  
gent.

Pas si fou que ça, le banquier? N'est-  
ce pas? Il est tellement lucide, au con-  
traire, qu'il réussit à s'évader. Sa barbe  
coupée et transformé de la tête aux  
pieds, notre homme regagne sa ban-  
que, à l'heure de la fermeture, et là,  
seul avec le gardien de nuit prend tout  
l'argent du coffre et file. Il va recom-  
mencer à s'occuper du bonheur des au-  
tres.

Le voici dans une petite pension de  
famille, désespérante de tristesse, parce  
que ses clients — rares — sont tous  
des vaincus de l'existence. Une jeune  
fille s'y consume, se répétant toute la  
journée qu'elle est affreuse. Un jeune  
Russe, auprès d'elle, ne lui accorde au-  
cune attention, soucieux seulement de  
son incurable ennui. (Ah! l'âme slave!)  
Une vieille fille acariâtre gourmande  
toute la maison. Comment le banquier  
va-t-il faire le bonheur de tout ce mon-  
de? En forçant chacun, malgré soi, à  
délivrer le personnage qu'il cache en lui  
sans le savoir. Pour ce faire, il engage  
trois comédiens qui vont venir s'instal-  
ler là comme domestiques ou pension-  
naires. L'entreprise réussira, le jeu des  
trois cabots, dirigé par l'ingénieur bien-  
faiteur. Et, petit à petit, la jeune fille  
redevient coquette, s'aperçoit qu'on la  
trouve jolie, qu'elle aime et quelle est  
aimée. La vie sourit à tous autour d'elle.  
Les comédiens eux-mêmes, jouant « La  
comédie du bonheur », se transforment,  
pris à ce jeu inattendu, et se découvrent  
des êtres différents de ce qu'ils croyaient  
être. Mais l'évasion du fou n'est pas  
passée inaperçue. Traqué, il est ramené.  
Que lui importe, puisqu'il a fait le bon-  
heur des autres?

Le sujet sortait de l'ordinaire et com-  
portait suffisamment de « spectacle »  
pour tenter les cinéastes. Mais si le côté  
morbidité et hallucinant de certains per-  
sonnages offrait d'appréciables ressource-  
s, la psychologie générale trouverait-  
elle à l'écran son compte exact?

C'est à la solution de ce problème  
que s'est attaché Marcel L'Herbier, qui  
n'est pas homme à reculer devant un tel  
effort. Et reconnaissons tout de suite  
qu'il a gagné la partie. « La Comédie  
du Bonheur » qu'il nous offre aujour-  
d'hui est un film dont le succès res-  
posera non seulement sur la qualité des  
interprètes, mais encore sur la mise en  
scène particulièrement fixée et équi-  
librée. Des éclairages excellents l'ap-  
puient. L'ensemble réussit le tour de  
force d'être « cinéma » alors que le  
scénario lui-même n'était pas cinéma-  
tographique, au départ.

De l'interprétation se détachent net-  
tement Michel Simon, dont l'autorité  
est magnifique, et Micheline Presle, in-  
telligente jusqu'à la moindre de ses at-  
titudes. À côté d'eux, Ramon Navarro dé-  
çoit un peu par la mièvrerie de son jeu.  
Alerme, Jacqueline Delubac, Sylvie, Mar-  
cel Vallée, Doumel sont très bien; moins  
bien, Louis Jourdan, qui oublie d'être na-  
turel en cherchant surtout à se com-  
poser une jolie bouche. C'est un grave  
défaut.

LE LIT A COLONNES. Une histoire  
sombre qui ne pouvait être traitée  
qu'avec un certain réalisme. Le per-  
sonnage central de Louise de Vilmorin  
ne semble-t-il pas échapper de quelque  
livre de Zola?

C'est un directeur de prison dont  
l'établissement vétuste et noir s'abrite  
en pleine campagne. L'homme est aus-  
si triste que sa fonction et le cadre qui  
l'entoure. En famille, coléreux, agressif.  
À peine trouve-t-il une diversion à sa  
sinistre existence dans la fréquentation  
d'une femme légère, à la ville voisine.  
Mais elle aime la musique. Et voici que  
le directeur de prison s'aperçoit qu'un  
de ses détenus compose à longueur de  
journées. Un talent est, là, claustré,  
inexploré. La rudesse exemplaire du fon-  
ctionnaire va se transformer en douceur.  
Les encouragements ne vont plus man-  
quer au pauvre prisonnier qui, poussé  
maintenant, va composer pour que son  
directeur lui conserve ses œuvres. En  
réalité, ce dernier s'accapare la musi-  
que, la fait éditer à son nom, passe pour  
un génie et bientôt entraîne malgré lui,  
devient une gloire et un monsieur très ri-  
che.

Roland Tual, directeur de production,  
jusqu'ici, s'est essayé cette fois à la mise  
en scène. On sent chez lui l'influence de  
metteurs en scène dont il administra  
 naguère le travail. Pierre Montazel, l'opéra-  
teur, a fait du beau travail, aussi bien  
dans les décors pleins d'ombre que dans  
les extérieurs champêtres ensoleillés.

De tout ce film émerge la physionomie  
remarquable de Fernand Ledoux, humain,  
laid, accablé. Odette Joyeux, Pierre Lar-  
quey, Jean Tissier, Milla Parély, Valentine  
Tissier, Michèle Alfa l'entourent avec  
Jean Morais, qui joue ici mieux qu'ail-  
leurs, mais n'arrive pas encore au na-  
turel, puisque, lui aussi, a par-dessus  
tout, on le voit trop, le désir de se  
composer une jolie bouche avant celui  
de parler comme tout le monde. Et il ne  
sent pas assez ce qu'il dit.

Jean GILBERT.

## Vedettes

L'hebdomadaire du théâtre, de la vie pa-  
risienne et du cinéma \* Paraît le Samedi

114, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8<sup>e</sup>  
Téléphone : Direction-Rédaction :  
Elysées 92-31 (3 lignes groupées)  
Chèques postaux : Paris 1790-33

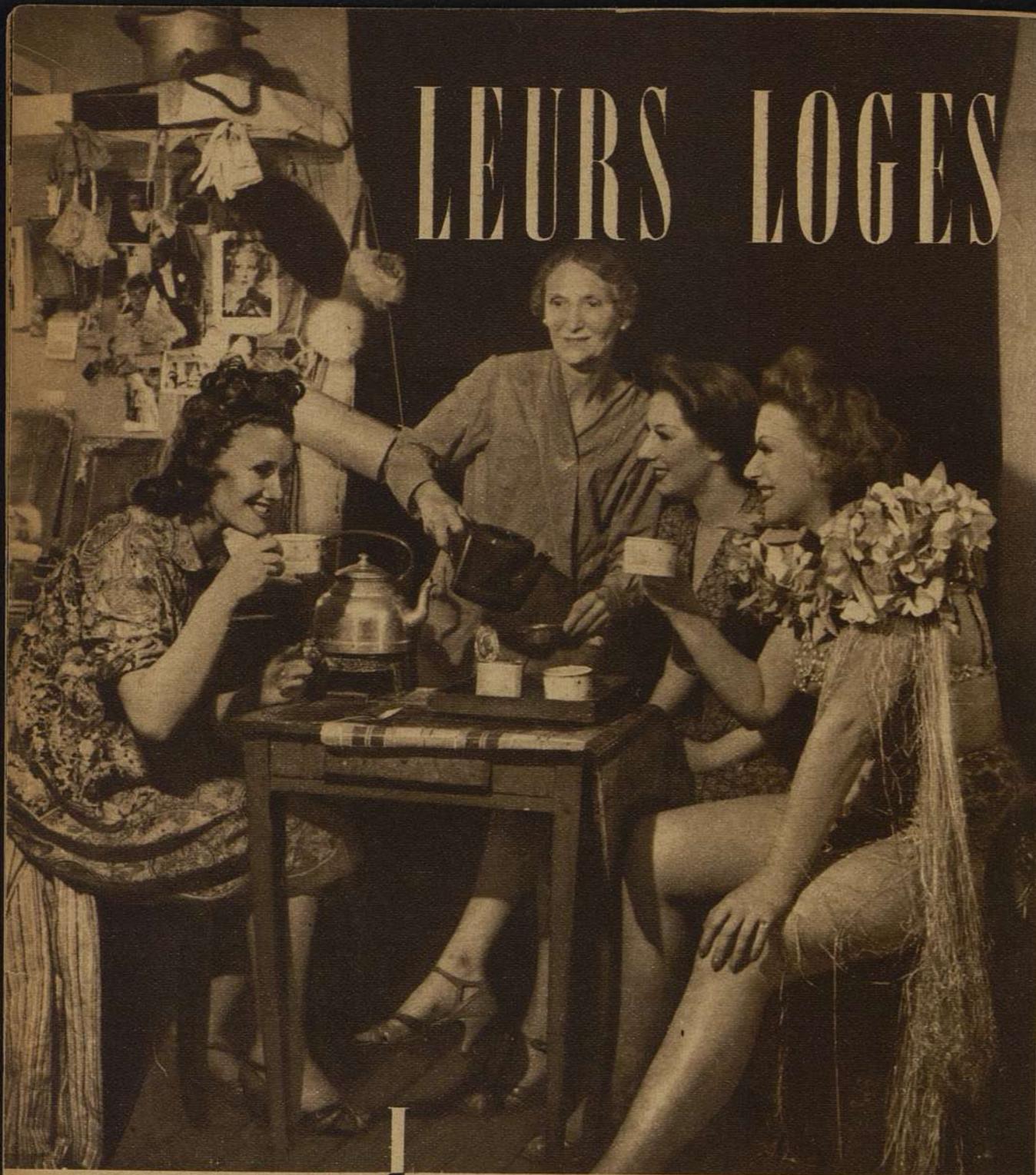
PUBLICITÉ :  
114, av. des Champs-Élysées, Bal. 33-78

PRIX DE L'ABONNEMENT :  
Un an (52 numéros)..... 180 fr.  
6 mois (26 ..... )..... 95 fr.

J'ENREGISTRE MON DISQUE  
moi-même au  
STUDIO THORENS  
15, Faub. Montmartre -- Tél. : Prov. 19-28

GYRALDOSE  
assure  
L'HYGIÈNE INTIME  
DE LA FEMME

# LEURS LOGES



Dans les coulisses d'un grand music-hall parisien, entre deux tableaux de la revue, les danseuses se reposent un instant en prenant le thé.

**L**OGES ! Elles sont des témoins, des haltes, des cadres, des confidentes. Elles en disent souvent plus long sur les acteurs que tout ce qu'ils peuvent avouer d'eux-mêmes. Loges des grandes premières, après la représentation, brillantes, parfumées, parées des fleurs les plus belles, qui retentissent de paroles chaleureuses, de rires, de félicitations. On y sent cette palpitation impalpable que le succès entraîne toujours dans son sillage. Pourtant, un peu avant, les portes en étaient closes; seules, une habilleuse, rendue silencieuse par la gravité de l'heure, y régnait avec ses mains habiles et sa hâte précise. Et la vedette, avant d'affronter la scène, regardait autour d'elle sans rien voir de ce qui l'entourait, déjà désincarnée, s'étant quittée elle-même, vidée de sa propre substance pour mieux

donner asile au personnage qu'elle va interpréter.

Les loges connaissent ainsi des angoisses, des doutes, des désespoirs, et le trac, ce trac que tous subissent à un moment ou à un autre, ce trac qu'il faut chaque fois surmonter. Elles connaissent des élans, des rêves et des réalisations merveilleuses. Et, souvent même, elles président au premier regard et au premier amour.

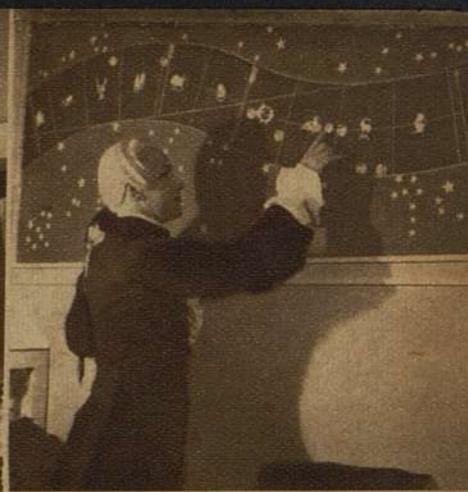
Il y a des loges tristes qui n'appartiennent à personne, car elles sont à tout le monde. À chaque instant, les propriétaires en changent. Un soir, c'est une danseuse qui l'occupe, le lendemain une troupe de chiens savants ou quelques girls rieuses, aux jambes longues et aux visages semblables. Même de ces loges-là, les habitantes arrivent à faire un coin à elles. Il suffit de deux photos, de quelques robes, d'un parfum...



Jean Chevrier et sa loge-serre.



Madeleine Renaud au Théâtre-Français.



Jean Weber parmi les astres.

Les plus belles loges sont celles du Français, car les artistes y vivent et ils s'y installent pour longtemps, sinon pour toujours. Voici Jean Chevrier, tout dernier arrivé. Il n'a pour le moment qu'une loge provisoire, qu'il quittera d'ici peu. Il y a apporté quelques livres, deux gravures. Des gerbes de lilas, — sa fleur favorite — l'emplissent, envoyées par ses admirateurs. Il se repose, assis sur une chaise de jardin qui ajoute à l'impression de campement de la pièce.

— Comment sera ma vraie loge ? répond-il à ma question. Simple et sobre. Je veux qu'elle ait l'air d'une loge d'acteur et non d'un salon. Je m'y sentirai mieux à mon aise pour y travailler vraiment.

— Madeleine Renaud, la ravissante Rosine du « Barbier de Séville », possède deux pièces d'une grâce ravissante. Un tapis bleu sur le sol, les murs d'un bleu plus pâle, les meubles blancs d'une sobriété et d'une élégance modernes. Peu de fleurs, mais sur le petit bureau un Marie Laurencin aux couleurs tendres.

Bleu et blanc triomphent également chez Jean Weber, dont la loge révèle la personnalité. Au-dessus du divan étroit couvert de fourrure, où l'acteur se repose entre deux répétitions, son thème astrologique. Tout rappelle le Verseau, le signe zodiacal qui préside à sa naissance. Dans la bibliothèque, Sophocle voisine avec Racine, Platon et Aristophane. Un grand rosier couvert de fleurs rouges côtoie un lampadaire blanc qui répand une douce lumière. Les rideaux sont tirés et une lampe brûle toujours. Ainsi, rentrant dans la pièce, il a l'impression d'être attendu et accueilli.

Chez Maurice Escande, meubles et bibelots sont des pièces authentiques et rares.

— Je suis amoureux des styles Louis XV et Louis XVI, explique-t-il. Tout, dans mon appartement, est de cette époque que j'adore. Les quelques objets chinois que vous voyez là sont de qualité et de la même époque. Une loge est le cadre où nous vivons le plus, aussi me suis-je entouré de ce que j'aime le mieux. J'ai apporté avec moi les livres les plus chers.

Alice Cocéa actrice, est pensionnaire perpétuelle d'Alice Cocéa, directrice du

théâtre des Ambassadeurs. Elle est la seule vedette qui vive toujours dans sa loge. Mais quelle loge ! Une pièce aux belles proportions dont une des fenêtres donne sur le jardin des Champs-Élysées et l'autre sur le toit des Ambassadeurs, où elle peut prendre son bain de soleil. Le lit est orné d'une moustiquaire blanche, car il y a des moustiques en été, place de la Concorde. Elle travaille sur un immense bureau, se repose dans les grands fauteuils, s'habille devant une haute psyché qui lui renvoie fidèlement sa taille svelte, son visage mi-tendre mi-ironique, et ses robes splendides. Une armée de secrétaires, de femmes de chambre et d'habilleuses volent autour d'elle, dans une animation qui ne s'apaise jamais. Elle est là, au centre même de ce théâtre dont elle est la reine incontestée. Frisepoulet, le chien, et Mimi, la chatte siamoise, partagent entre eux les cains les meilleurs, choisissent de préférence la penderie où dorment de somptueux costumes.

Voici Yvette Chauviré à l'Opéra. Tout ici est à son image et possède cette réserve un peu froide, cette allure un peu secrète qu'elle a elle-même à la ville et qui, lorsqu'elle paraît sur la scène, fond subitement pour faire place à une passion qui l'emporte.

Les loges des grands music-halls, Folies-Bergère ou Casino, sont tout à fait différentes. Elles émeuvent par leur féminité qu'accentuent les vêtements épars, vêtements que l'on change en des temps records. Peu de photographies aux murs, mais celles qui y sont rappellent l'amoureux ou le mari qu'on vient de quitter.

Les loges des clowns ont quelque chose d'irréel, de fantastique et d'un peu effrayant. Perruques chauves, souliers trop grands, accessoires curieux, attendent des hommes qui ressemblent à tous les hommes et qui, par la magie d'un maquillage outrancier, deviennent des êtres extravagants, cocasses et délicieux. A Médrano, Alex et Zavatta partagent la même pièce où, souvent, des bambins, les yeux écarquillés, tâchent de les entr'apercevoir...

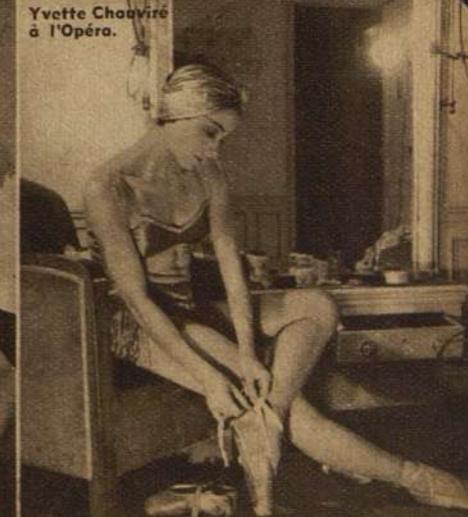
Michèle NICOLAÏ.



Chez les clowns : les petites Carletti.



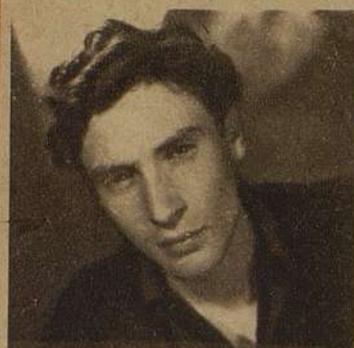
Maurice Escande et sa loge-bibliothèque.



Yvette Chauviré à l'Opéra.

Alice Cocéa dans son appartement-loge.

# Le Kideau se lève



JEAN LEVITTE, auteur et interprète de « L'Extraordinaire Aventure de M. Narcisse », la pièce si discutée qui passe au Théâtre Montceau.

**CHAMPO** 51, r. des Ecoles. M<sup>o</sup> St-Michel  
Entièrement transformé  
NOUVELLE DIRECTION  
10 ATTRACTIONS  
**SOUPEURS**  
CABARET

BERNARD DUPRÉ  
CHAMPI — MADELEINE BALMASSE  
JEAN CYRANO — DADDY  
YVONNE LOUIS — VONA  
PRÉSENTE (OUVERT TOUTE LA NUIT)

**ROYAL-SOUPEURS**  
62, r. Pigalle Tri. 20-43  
Dîners-Soupers  
Nouveau Spectacle de Cabaret



**VOL DE NUIT**  
Le Bar des Poètes et des Grands Esprits  
YOLANDE ROLAND-MICHEL  
EDGAR ROLAND-MICHEL  
ouvert tous les jours  
r. Riv. Michel 8, rue du Colonel-Renard, Étoile 41-84

**AUBERT PALACE**  
26, Boulevard des Italiens — Métro : Richelieu-Drouot  
**Le Journal tombe à 5 heures**  
avec MARIE DÉA - PIERRE FRESNAY  
PIERRE RENOIR - LARQUEY

Permanence de 14 h à 23 heures  
**CINÉ MONDE**  
4, CHAUSÉE D'ANTIN OBERP  
PRO. 01-90  
**Soyez les Bienvenus**



JEAN GOLD, qui avait fait une création très remarquée dans « La Femme de Pierre », vient d'être engagé pour jouer au Théâtre Pigalle

**CETTE SEMAINE**  
DANS VOTRE QUARTIER  
BOUL'MICHEL, JEANNE D'ARC, PALACE  
ITALIE, OLYMPIA BB, BOULOGNE,  
CLICHY OLYMPIA, ASNIÈRES, COUR  
BEVOIE, MONTREUIL, SAINT-OUEN  
**LE ROI**  
avec GABY MORLAY — ELVIRE POPESCO  
ANDRÉ LEFAUR — DUALLÈS  
VICTOR-FRANÇEN — RAIMU



LE CÉLÈBRE CABARET  
**LE GRAND JEU**  
UNE MERVEILLEUSE PRODUCTION  
**ATOUT... SWING!**

Les célèbres CLOWNS  
**Alex et Zavata**  
du Cirque d'Hiver  
avec les plus  
grandes vedettes  
**A 20 heures 30**  
58, rue Pigalle. - TRI 88-00

**Balzac 47-77**  
70, rue de Ponthieu  
**Marcelle BRÉVANNES**  
présente  
**ALEX COMBELLE**  
et tout un programme  
Apéritif : 17 h. - Cabaret : 21 h.

**CLUB des VEDETTES**  
2, RUE DES ITALIENS - PKO. 88-81  
Métro: Richelieu-Drouot  
**LA NEIGE**  
SUR LES PAS  
GARE MONTPARNAISSE  
DAN 41-02  
**MIRAMAR**  
Le grand succès de Danielle Darrieux  
**PREMIER RENDEZ-VOUS**  
SIERRA NEVADA et COLORADO

**CINÉMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES**  
7<sup>e</sup> ET SENSATIONNEL PROGRAMME  
**ARTS \* SCIENCES \* VOYAGES**  
ENTIÈREMENT COMPOSÉ D'INÉDITS  
**RODIN - LAMARTINE**  
30 JOURS AU-DESSUS DES NUAGES, etc.

**LIBERTYS**  
5, pl. Blanche - Tri. 87-42  
**DINERS**  
Cabaret Parisien

**MONSEIGNEUR**  
Cabaret  
Restaurant  
Orchestre Tzigane  
94, rue d'Amsterdam

**Les films que vous irez voir :**

- Aubert Palace, 26, boul. des Italiens. Perm. 12 h. 45 à 23 h.
- Balzac, 136, Ch.-Elysées. Perm. 14 à 23 h.
- Berthier, 35, bd. Berthier. Sem. 20 h. 30. D. F. : 14 à 23 h.
- Cinéphone Champs-Élysées
- Cinéma Opéra, 4, Ch.-d'Antin. Perm. 12 à 23 h. OPE : 01-90.
- Cinex
- Ciné Opéra, 32, avenue de l'Opéra. Opé. 97-52
- Clichy Palace, 49, av. de Clichy. Perm. de 14 à 23 h.
- Club des Vedettes, 2, r. des Italiens. Perm. de 14 à 23 h.
- Delambre (Le), 11, r. Delambre. Perm. 14 à 23 h. DAN. 30-12
- Denfert-Rochereau, Odéon 00-11. Perm. 14 à 19 h., soirée à 20 h.
- Ermite, 12, Ch.-Elysées. Perm. de 14 à 23 h.
- Helder (Le), 34, bd des Italiens. Perm. de 13 h. 30 à 23 h.
- Lux Bastille, Perm. 14 à 23 h. DID. 79-17
- Lux Rennes, 78, r. de Rennes. Perm. 14 à 23 h. LIT. 62-25
- Miramar, gare Montparnasse. Perm. 13 h. 40 à 22 h. 45. DAN. 41-02
- Napoléon, 4, av. Gde-Armée. Perm. 14 à 23 h. ETO. 41-48
- Radio-Cité Opéra, 8, boulevard des Capucines. Opé. 95-48
- Radio-Cité Bastille, 8, faubourg Saint-Antoine. Dor. 54-40
- Radio-Cité Montparnasse, 8, rue de la Galté. Dan. 46-51
- Régent, 113, av. de Neuilly. (Métro Sablon).
- Scala, 13, bd. de Strasbourg. Perm. 14 à 23 h.
- Vivienne, 49, r. Vivienne. Perm. 14 à 23 h.

**Du 5 au 11 août**

- Le Journal tombe à 5 heures
- Alerte aux Blancs
- Désiré
- Le Mensonge de Nina Petrovna
- Soyez les Bienvenus
- Un Carnet de Bal
- L'Amant de Bornéo
- Soyez les Bienvenus
- La Femme que j'ai le plus aimée
- Un Soir à Marseille
- Scipion l'Africain
- Éducation de Prince
- Piste du Nord
- Une Fille à Papa
- Pages Immortelles - École de danses.
- Nadia, Femme Traquée
- Forte Tête
- La Perle du Brésilien
- Sur le Plancher des Vaches
- S.O.S. 103
- Croisières Sidérales
- La Femme que j'ai le plus aimée

**Du 12 au 18 août**

- Le Journal tombe à cinq heures
- Alerte aux Blancs
- Chaleur du Sein
- Piste du Sud
- Soyez les Bienvenus
- Rigolboche
- Romance à Trois
- S. O. S. 103
- La Neige sur les Pas
- Pages Immortelles
- Nuit de Prince
- L'Homme qui joue avec le Feu
- Piste du Nord
- Une Femme qui explose
- Métropolitain
- Premier Rendez-vous
- Légitime Défense
- L'Amant de Bornéo
- Les Frontaliers
- Ma Fille est Millionnaire
- Soyez les Bienvenus
- Prince Charmant
- S. O. S. 103



TH. AMBASSADEURS - ALICE COCEA - Saison d'Eté  
**N'EMPORTEZ RIEN !**  
de PIERRE VARENNE  
M. Vallée - Armontel - R. Marco,  
J. Parédès - P. Demange - P. Outilly  
S. Demars - E. Labourdette - Ch. Wiegant  
PLACES de 10 à 60 Frs

**BOUFFES-PARIISIENS**  
M<sup>o</sup> Opéra - tous les soirs 20 h. (sauf lundi)  
Matinée Samedi et Dimanche 15 h.  
**UNE JEUNE FILLE SAVAIT...**  
Comédie en 3 actes de M. A. HAGUET